

telle frayeur aux Canadiens (à M. Denonville plutôt), que les barbares restèrent maîtres du pays pendant plus de deux mois. Aussi mirent-ils le temps à profit en portant partout la flamme et le fer.

On déplorait encore cette catastrophe qui fit donner à l'an 1689 le nom de "l'année du massacre," lorsque le comte de Frontenac vint remplacer M. Denonville comme gouverneur de la Nouvelle-France. On ne pouvait faire un plus heureux choix ; car cet homme énergique sut bientôt faire face aux difficultés, et mit en peu de temps le Canada en état de se défendre contre les Iroquois, et les Anglais qui étaient en guerre avec la France. ¹

Les colonies américaines étaient à la veille d'attaquer le Canada, sur lequel elles jetaient depuis longtemps des yeux de convoitise. Notre pays leur semblait une proie bien facile à saisir, et, en effet, leurs espérances n'étaient pas sans avoir quelques fondements. Car d'abord, la population des colonies anglo-américaines s'élevait alors à plus de 200,000 âmes, tandis que celle du Canada était à peine de 12 à 15,000 habitants. Ensuite, la Nouvelle-France soutenait depuis longtemps une guerre désastreuse avec les Iroquois, et son commerce était presque anéanti. Au contraire, la prospérité et la puissance des colonies anglaises augmentaient de jour en jour. D'après les conjectures de messieurs nos voisins, le Canada était menacé "d'une ruine inévitable."

Nul doute qu'il aurait en effet succombé, si M. Denonville en eût été longtemps gouverneur. Mais M. de Frontenac, prévoyant tous ces desseins, résolut de ne pas attendre que la Nouvelle-France fût envahie par l'ennemi, mais de le prévenir en portant chez lui la guerre.

Cette entreprise offrait bien ses hasards ; mais, habilement conduite, elle avait aussi ses chances de succès.

Trois expéditions furent organisées d'après les ordres du gouverneur : l'une fut lancée contre Caso, sur la rivière Kénébec, l'autre sur Salmon-Falls, dans la Nouvelle-Angleterre : elles furent toutes deux couronnées d'un plein succès. Une troisième devait s'emparer d'Albany ; mais les Hurons, que les Français s'étaient attachés comme alliés, ayant refusé de les suivre jusqu'à cette ville, la petite troupe se borna à l'attaque de Schenectady.

C'est cette dernière expédition, où le succès et les périls furent contrebalancés, qui fera le sujet de ce récit. Puisse cet écrit intéresser le lecteur en le ramenant à ce temps où notre patrie, sortant à peine de son berceau, demandait à ses nobles enfants leur sang et leur valeur.

¹ Histoire du Canada, M. Garneau. (J. E. E. M.)